

Au moment opportun, entre oubli et mémoire

Mireille Cifali Bega¹

Résumé. En tant qu'historienne, mais aussi clinicienne dans une formation d'enseignants et de formateurs, la question du raconter et de l'écrire a été au centre de ma pratique universitaire. L'utilisation d'un « journal de cours », de « récits expérience » avec l'interrogation de la coupure actuelle entre littérature et science, m'ont donné à penser, en devenant une norme, comment « raconter » et « écrire sur soi » peuvent certes construire une identité narrative mais aussi faire souffrir ceux qui n'y peuvent pas souscrire. L'oubli, le silence, le temps reporté, le moment opportun, sont tout aussi essentiels à prendre en compte. Celui qui accompagne un autre en passage de difficulté ne peut que suggérer mais jamais imposer, et ses propositions dépendent d'une intelligence de la relation.

Dans bien des conférences, vous sentirez de diverses façons l'importance de mettre des mots sur ce qui a été vécu, de pouvoir se souvenir et partager les douleurs comme les joies, et combien il importe qu'une histoire privée puisse être reconnue en devenant histoire dans le monde. D'histoire en histoire se construit la mémoire.

Passage par la parole, par le corps, par l'écriture ; mise en place de dispositifs (individuel ou de groupe) qui permettent le commencement de l'histoire, que ces dispositifs soient qualifiés de thérapeutique ou non : conte, mise en récit, langage du corps, autorisation de parole adressée... Louange d'une intériorité qui se construit sur la page, dans le silence, à travers les mots des autres, à travers l'expérience des autres, à travers la littérature, le partage d'expérience...

Nous sommes les héritiers de certaines hypothèses avancées par la psychanalyse, elles ont souligné nos tensions, l'assemblage irrémédiable des contraires, l'origine de certaines de nos souffrances psychiques. J'y ai souscrit. Dans ma pratique de professeur d'université qui devait introduire les futurs professionnels ou des professionnels aguerris à une compréhension des dimensions affectives et relationnelles des métiers qu'ils allaient exercer ou qu'ils exerçaient déjà, j'ai fait l'éloge de la parole, des mots échangés, du dialogue ; j'ai mis à disposition des « outils » pour se désengager de l'action lorsque celle-ci pose problème : le journal, le récit, la narration...² J'ai montré en quoi l'écriture littéraire permettait une compréhension des dimensions de l'action souvent occultées par une approche rationaliste, comme les sentiments

¹ www.mireillecifali.ch

² Cifali M. & André A., *L'écriture de l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, Paris, PUF, 2007.

éprouvés³. Mais il a fallu également que je prenne des précautions vis-à-vis de ce que je croyais être le meilleur. C'est ce que je souhaite partagé avec vous.

1. La parole

J'ai compris au fil des années – et ce bémol va peut-être être souligné par d'autres conférenciers –, qu'une avancée pouvait avoir aussi comme conséquences des souffrances. Ce qui résout des souffrances peut en créer d'autres. Ce fut un constat douloureux qui apporta des nuances.

Prenons la parole, précieuse. La parole, pour partager, faire lien entre les fragments de mon histoire où la souffrance s'est inscrite. La parole certes, elle ne peut cependant pas devenir un impératif ; quand elle répond à un ordre, alors cet ordre devient violence. Je me suis souvent interrogée combien certains adolescents d'aujourd'hui étaient fermés à toute parole, particulièrement ceux qui avaient passé par plusieurs « psy », dont on avait cru que c'était bien qu'ils parlent, et qui se méfient maintenant de la parole, s'enferment dans le silence, deviennent inaccessibles au dialogue. La parole s'autorise, mais ne s'ordonne pas. Le silence est nécessaire. J'en ai tiré une conviction : aucune avancée n'est bonne en elle-même, et il s'agit toujours de savoir comment et quand nous pouvons la faire advenir. Je me méfie des bonnes intentions, comme de l'application simpliste. « C'est bien de parler », oui, mais quand, mais comment, dans quel contexte, avec quel suivi ? Sinon ce qui est une merveilleuse expérience se transforme en un cauchemar.

Il y a en effet une singularité chez chaque personne. Il se peut que l'une ait à passer par le silence, par l'oubli, pour revenir en d'autres circonstances avec d'autres personnes sur cette possibilité de nommer et de donner une place à ce qui est souffrance à l'intérieur. J'en ai conçu qu'il s'agit jour après jour d'offrir des possibilités, de donner généreusement, sans jamais exiger et en accueillant celui qui ne peut pas, ne veut pas. Pour lui, plus tard, peut-être. Il y a une temporalité pour chacun. Il importe surtout de laisser ouvert, de ne pas fermer, de ne pas mésuser des possibles au point de les transformer en impossibles.

La parole, le dialogue, les mots mis sur les souffrances, l'humanisation de ce qui a été vécu... Oui, toujours en perspective, jamais en norme. C'est cela qui importe, et qui dépend de notre intelligence de la relation à un autre. Une intelligence singulière. Je suis devenue méfiante vis-à-vis des solutions d'ensemble imposées à tous. Les débriefings à chaque événement douloureux.

³ Une pensée affectée pour l'action professionnelle, in M. Cifali, F. Giust-Desprairies (éds.), *Formation clinique et travail de la pensée*, Bruxelles, De Boeck, 2008, 129-147

L'appropriation par les experts du deuil, du trauma. Je crois en revanche à l'accompagnement parfois même silencieux, à la présence bienveillante et bousculante, à la parole adressée même si elle n'a pas d'effet, au respect de la temporalité de chacun. A l'engagement de celui qui accompagne, aux partages des sentiments⁴. Et non pas seulement à l'application des procédures. La parole pourrait-elle, elle-même, devenir une procédure ? Je le redouterais très fort.

Récit :

Pourquoi m'a-t-elle choisie ?

Je ne l'ai pas vue tout de suite. Discrète et fluide, elle est un visage parmi tant d'autres. Ses longs cheveux bruns encadrent un joli visage rond qui ressemble étrangement à une autre petite fille. Il y a longtemps. Vingt ans exactement. Mais je ne le vois pas. Pas encore.

Elle s'appelle Claire. Elle est en deuxième primaire. Elle a neuf ans et elle ne parle pas. Elle ne s'adresse qu'aux enfants et à ses parents, mais n'entre jamais en contact verbal avec d'autres adultes. Claire a fait toute sa scolarité dans cette école et elle n'a pas du tout changé d'attitude depuis quatre ans. Elle est suivie depuis deux ans par un psychologue à qui elle n'a jamais parlé. Face à ce mutisme, il a jugé plus utile que ce soit la mère de la fillette qui se rende à ses rendez-vous.

Je ne l'ai pas vue tout de suite. Et pourtant je savais qu'elle existait. Pendant ces premières semaines, je me suis donc adressée à elle comme aux autres enfants. Ni plus ni moins. Lors d'un atelier d'écriture, j'ai pu constater que quand l'enseignante lui posait une question, Claire feignait de ne pas entendre ou baissait la tête. Elle attendait que l'enseignante passe son tour de parole. Un temps lui était pourtant toujours accordé. Un temps pour Claire. Sans parole.

Un jour, l'enseignante me dit avoir l'impression de la violer à chacune de ses questions posées. Tous s'inquiètent pour Claire. Son attitude dérange. Elle renvoie les adultes à leur impuissance. Quels gestes ? Quelles paroles ? Comment agir, quand l'autre ne nous dit pas où est sa souffrance ?

Claire est sans doute une des meilleures élèves de la classe. Elle sait très bien lire, mais seuls ses camarades l'ont déjà entendue. Elle utilise ses derniers comme messagers pour se faire comprendre par les enseignants. Pendant les discussions, elle ne s'exprime jamais et s'occupe avec d'activités annexes - dessins, lecture, petits bricolages. Il faut sans cesse lui rappeler sa place dans la classe, avec les autres élèves, même si elle ne parle pas.

Quelques jours après cette première rencontre, j'observais Claire et deux de ses camarades qui jouaient "à la tape" dans la cour de récréation alors que je faisais la surveillance. L'une d'entre elles est alors venue derrière moi et m'a tapée sur la fesse. Je me suis retournée et je lui ai rendu sa tape, ce qui les a beaucoup amusées. Par la suite, chaque fois que je rencontrais ce groupe de filles dans les couloirs, je m'amusais avec elles à ce petit jeu qui nous rendait un peu complices. Claire y prenait visiblement beaucoup de plaisir. C'est elle qui mettait le plus d'application et d'enthousiasme à me surprendre quand je ne m'y attendais pas.

Dans la semaine qui a suivi, j'ai animé un petit groupe de travail dans lequel se trouvait Claire. Les enfants venaient tour à tour me lire un passage de leur livre. Comme d'habitude, j'ai appelé la fillette. Et à cet instant, l'incroyable s'est passé. Elle est venue vers moi avec son livre et m'a lu à haute voix une page toute entière! J'étais stupéfaite, choquée, mais je n'ai rien dit tant j'avais peur de rompre cet instant magique.

⁴ Stern D., Le moment présent en psychothérapie. Un monde dans un grain de sable, Paris :Odile Jacob, 2003.

Claire est retournée à sa place, comme si rien ne s'était passé et elle a continué son travail. Je me suis dit à cet instant qu'il était fort possible qu'elle ne se soit pas adressée réellement à moi, car elle avait lu, ce n'était pas encore une conversation. Je suis alors passée dans les bancs pour voir où en étaient les élèves dans leur lecture. Quand je suis arrivée près de Claire, le cœur battant, je lui ai demandé à quelle page du livre elle se trouvait. Elle m'a répondu.

Pendant les jours qui ont suivi, toutes mes collègues s'étonnaient de son attitude à mon égard. Et Claire me parlait, me parle, chaque jour un peu plus. Elle me cherche pendant les récréations et dans les couloirs pour venir me raconter ses histoires de petite fille, ses joies, ses sourires complices, tous ces mots qui se pressent. Enfin, elle parle... Au grand étonnement de ses camarades qui ne comprennent pas pourquoi elle me parle à moi mais pas aux autres adultes.

Pourquoi m'a-t-elle choisie? Tous attendent de moi maintenant que je devienne en quelque sorte une médiatrice entre elle et les adultes, comme s'ils attendaient que je la ramène enfin à eux, que je la leur restitue...

Qu'est-ce que j'ai bien pu faire, bien pu dire, pour la décider à sortir de son mutisme? Je me demande si cette ressemblance avec la propre fillette que j'étais a une incidence dans cette relation... Echos réels, éprouvés, partagés ?⁵

2. L'écriture

Il en est de même pour le récit, le passage par l'écriture. J'ai permis à beaucoup de professionnel de raconter les gestes professionnels quotidiens, les sentiments éprouvés, les défaites, les impasses, le « je » et le « tu ou vous » dans une écriture impliquée, bannissant le « il » de la description, pour un dialogue où un professionnel est engagé avec celui qui lui fait face ou qui se dérobe. A travers ses mots sur la page, du sens se prend. Comme l'écrit Michel de Certeau :

Sans arrêt, du matin au soir, l'histoire en effet se raconte. Elle privilégie ce qui ne va pas (l'événement est d'abord un accident, un malheur, une crise), parce qu'il faut d'urgence recoudre d'abord ces déchirures avec un langage de sens. Mais réciproquement, les malheurs sont inducteurs de récits, ils en autorisent l'inlassable production. Naguère le « réel » avait la figure d'un Secret divin autorisant l'interminable narrativité de sa révélation. Aujourd'hui le « réel » continue à permettre indéfiniment du récit, mais il a la forme de l'événement, lointain ou étrange, qui sert de postulat nécessaire à la production de nos discours de révélation. Ce dieu fragmenté ne cesse de faire parler. Il bavarde⁶.

Ce fut tout un pan de ce à quoi j'ai tenu. J'ai souvent écrit sur ce mode de transmission de l'expérience⁷. Ce fut le partage de ces récits, qui m'ont permis de penser les gestes quotidiens des professionnels, de les honorer, et d'en écrire ma compréhension provisoire et la transmettre. Ce furent ces récits que j'ai

⁵ Cifali M. & Myftiu B., *Dialogue et récits sur la différence*, Nice, Paradigme, 2006.

⁶ Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse, entre science et fiction*, Paris, « Folio Essais », 1987, p. 74.

⁷ Cifali M., Variations autour d'un dispositif d'enseignement. Écrire et raconter des histoires, in Lessard C., Altet M., Paquay L. & Perrenoud P. (eds) *Entre sens commun et sciences humaines. Quels savoirs pour enseigner*, Bruxelles, de Boeck, 2004, 69-91

racontés à mon tour dans les cours, et qui permettaient de mettre en mouvement la pensée de mes auditeurs, de faire des liens. Ils avaient autant de place dans ma parole d'enseignante que les auteurs des sciences humaines qui nous aident à en comprendre les processus, les tensions, les dilemmes, les contradictions. J'ai écrit, m'appuyant sur Michel de Certeau, sur le lien entre la narration et ce que nous pouvons appelé les dilemmes éthiques : ce qu'il advient dans le quotidien des professions, quand il s'agit de décider si on parle ou ne parle pas, si on intervient ou on n'intervient pas.

Y a-t-il là aussi des bémols ? Oui, il y a l'usage manipulateur du récit pour convaincre, comme le fait la publicité ou la politique, et qu'a dénoncé Salmon dans son ouvrage *Storytelling*⁸. Il y a également toute une conception du « moi » qui s'est construite à travers le discours de la thérapie, à travers la primauté donnée au récit de soi, à l'autobiographie ; une conception qui finit par être normative, d'un « moi » qui doit avoir une bonne estime de lui-même, savoir se raconter, être bon dans le récit de soi. Cela a été dénoncé par Eva Illouz dans son ouvrage *Les sentiments du capitalisme*⁹.

La construction de ce « moi narratif » exclut plus encore ceux qui n'y souscrivent pas. Alors que nous savons que, pour une personne parfois même en souffrance d'écriture, à travers les ateliers d'écritures, à travers l'histoire en mots qui prend forme sur la page, une reconnaissance peut se créer, un « je » se nomme qui passe du mépris de soi-même à un respect de soi. Nous sommes ici aussi dans la tension entre des possibles effets contraires.

Différence

Il est 7 h quand le réveil se met à sonner. Une grosse sonnerie stridente. Je sursaute. Je ne me suis pas réveillé une seule fois de toute la nuit. Aucun cauchemar n'est venu troubler mon sommeil, un bon gros sommeil réparateur. Fini le stress des nuits précédentes. Je prends le temps de me réveiller, exactement comme je le faisais en Afrique, chaque matin avant de partir en classe. Je n'arrive pas encore à réaliser que dans quelques instants, je vais devoir aller à la piscine pour la première fois de ma vie, seulement deux semaines après avoir quitté ma Côte d'Ivoire natale pour venir m'installer à Genève avec ma mère et mes deux petites sœurs. Je m'habille et je prépare mes affaires. Surtout, je n'oublie pas de mettre mon nouveau maillot de bain dans mon sac.

Il fait encore nuit quand nous sortons, ma mère et moi, vers 7 h 30. Il y a beaucoup de monde sur les trottoirs et les voitures ont déjà envahi les rues. Je remarque que bon nombre de gens ont les traits tirés et ne semblent vraisemblablement pas heureux de commencer une nouvelle semaine. Pour moi, c'est une chance d'être ici et d'avoir l'opportunité de vivre dans un pays si riche, mais je prends conscience que tous ne le voient pas du même œil. Même si je ne suis pas pressé d'arriver, je marche vite. Plus vite que ma mère qui me demande sans

⁸ Salmon C., *Storytelling, La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.

⁹ Illouz E., *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.

cesse de ralentir. Vingt minutes plus tard, nous arrivons devant ce que l'on appelle ici le cycle d'orientation. Ma mère me dépose. Je me rends devant la salle de gym, paré à partir pour la piscine avec mes camarades.

Sur le trajet, on me pose beaucoup de questions, sur mon pays, comment je vis ici, si j'ai déjà des amis. Je n'ose pas leur avouer que c'est la première fois que je vais à la piscine. J'ai le sentiment d'être bien accepté par mes camarades, je préfère donc ne pas me mettre en marge. Jusque là, ma différence semble être un bon facteur d'intégration, je suis le centre de tous les intérêts. Je ne m'attendais pas à une telle curiosité pour mes coutumes africaines.

Nous voici désormais au bord du bassin. Tous en tenues, les filles, les garçons, mes camarades de classe sont là. Le stress monte en moi. La panique m'envahit. Alors, j'essaie de me faire oublier, je me tiens au fond, à l'arrière du groupe. Pour cacher mon désarroi, seule solution si je veux éviter que le prof me demande de passer en premier, je le regarde attentivement, comme si je buvais chacun de ses mots et hoche la tête à plusieurs reprises en signe d'approbation. J'essaie d'être à mon aise. Je ruse, mais en vain. Le prof nous demande d'aller dans l'eau et de faire quelques longueurs pour nous échauffer. Il est temps pour moi de me jeter dans le grand bain. Je n'ose pas m'avancer, je ne sais pas si je dois aller voir le prof pour le prévenir que je n'ai jamais nagé de ma vie ou si je dois prendre mon courage à deux mains et me lancer. Ces interrogations me hantent mais je n'ose rien dire. Ma détresse est à son apogée. Je dois faire une drôle de tête car certains se sont mis à rire. Pas moi. Je suis gêné. La moitié de mes camarades sont déjà à l'eau et le prof nous redemande d'entrer dans la piscine. Il insiste et nous encourage tout en observant les premiers à l'eau qui sont déjà de retour vers nous.

Je suis désormais au bord du bassin, j'ai les jambes qui tremblent et je ne suis plus capable de masquer ma peur. Tous mes camarades sont proches, j'ai l'impression d'être dans un de mes pires cauchemars. Je n'ai vraiment plus envie d'être le centre d'intérêt. Tous leurs yeux semblent tournés vers moi. Je me sens mal dans ma peau, les secondes sont devenues des heures. A cet instant, j'aimerais être monsieur tout le monde et me fondre dans la masse. Je n'ai plus envie d'être différent.

C'est maintenant l'hilarité générale parmi mes camarades. Certains en pleurent de rire. A croire qu'il n'y a pas assez d'eau. Je ne sais plus où me mettre. Heureusement, mon calvaire est de courte durée. Me voyant dans l'embarras, le prof vient à mon secours et me demande de venir lui parler en retrait de mes camarades. Pendant que je lui explique mes inquiétudes et mon inexpérience aquatique, je ne peux m'empêcher de sentir les regards moqueurs de mes camarades dans mon dos. La diversité culturelle a perdu de sa superbe. Ma différence qui semblait favoriser mon intégration m'est revenue en pleine figure telle un boomerang. Faute de mieux, je me noie dans mes larmes¹⁰.

3. Les normes

¹⁰ Anthony Peller, in Myftiu B (éd.), *Ethique et écriture*, n°4, Nice, Les éditions Ovadia, 2012, PP. 123-126. Voir aussi *Ethique et écriture*, tome 1, 2 et 3, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, 2009, 2010.

Nous avons ainsi à rester attentif aux normes psychiques qui se donnent comme évidence. De quel sujet parlons-nous ? Comment notre présent construit-il ses normes psychiques, et en conséquence ces hors-normes. Le psychisme est aujourd'hui fortement médicalisé. Ce qui étaient des symptômes gênants sont devenus des maladies, la timidité mérite ses médicaments, il y a une lutte pour créer des maladies et vendre ce qui pourraient en venir à bout, avec souvent des dommages collatéraux¹¹.

En tant que professionnel, nous avons ainsi à être attentifs lorsque un mot devient slogan, lorsque un mot se colle à notre langage et devient impératif : aussi « bon » soit-il, il peut en devenir mauvais. Comme le mot « gérer », comme l'« estime de soi », comme la « confiance en soi », comme le « récit de soi », etc. C'est aussi ce que j'ai appris, que bien des philosophes ont dit et redit dans les siècles qui nous ont précédés : chaque acte, sentiment n'est seulement que positif ou négatif, mais tour à tour l'un et l'autre. L'amour n'est pas que positif, la haine que négative. Et il n'y a pas d'amour sans haine, et on ne peut pas « éradiquer la haine » sous prétexte qu'elle est négative, souhaitant que ne restent qu'amour et bienveillance. Nous héritons psychiquement de l'un et de l'autre, et chaque génération a à se débrouiller pour que la destruction de soi, de notre voisin et du monde ne l'emporte pas.

Nous avons notre langage, nos explications, notre récit thérapeutique et nous savons aussi que des sociologues, anthropologues et psychanalystes dénoncent ce que l'on pourrait appeler l'emprise de la souffrance sur notre conception du sujet. La norme de la « victime » pour nous penser. Nous avons, en réaction à cette victimisation, l'essor d'une « psychologie positive », qui fait l'éloge du bonheur, de la joie, des forces de guérison. Certes, chacun d'entre nous, rêve d'être, jour après jour, dans le positif. Ce peut être un leurre, comme de ne se centrer que sur la souffrance peut, non pas la soulager, mais l'accentuer.

Lorsque nous rencontrons des personnes, quel message du corps et de la parole leur adressons-nous ? De la compassion, de la pitié ? Vraiment ? La reconnaissance de leur souffrance mais aussi notre désir qu'ils ne restent pas attachés à elle ? Ce sont des nuances, mais si importantes. Le « discours psy » peut devenir nocif lorsqu'il est repris comme seule clef de lecture. J'ai fini pour moi-même par me tourner davantage vers les chemins de l'art, où la souffrance trouve ses issues, ses passages, où l'on s'abstient d'expliquer pour favoriser le sens recréé par celui qui s'y heurte. Abstention d'un placage d'hypothèses même

¹¹ Lane C., *Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions*, Paris, Flammarion, 2009.

si elles sont reconnues théoriquement, pour laisser advenir, ne pas interférer avec notre grille de lecture : une nécessité que réclamait Freud lorsqu'on est dans la thérapeutique et non dans la recherche. C'est le processus, la rencontre, le dispositif, la fiabilité ... qui peuvent se révéler thérapeutique. Pas l'explicatif.

4. L'oubli et la mémoire

Comme historienne, je devrais être partie prenante de la mémoire, du souvenir, contre l'oubli. Il n'y a cependant pas de mémoire sans oubli. Oublier puis reconstruire. Reconstruire à chaque tournant de notre vie. La perspective ne cesse de changer, ce qui était oublié revient ou ne revient pas. Tout ne peut être conservé.

Là encore quand il s'agit du travail de l'historien, il s'agit parfois d'aller chercher dans les archives des pauvres, comme le fait Arlette Farge¹². Quand il s'agit de la mémoire de chacun, de sa vie, il y a des moments où il est important de tisser des fils, des liens, de reconstruire, donner sens, de chercher les morceaux éparpillés, retrouver le morceau du puzzle. Mais quand ? C'est souvent au moment opportun. Un moment de rencontre, un moment qui nous surprend, ouvrant une perspective, rendant possible ce que nous n'espérons plus.

Travail de mémoire, mais pas de mémoire obsessionnelle. Ni d'oubli définitif. Il y a de l'oubli nécessaire, quand nous lâchons notre désir de nous venger, de ressasser les mêmes reproches. Nous avons à lire et relire Jankélévitch sur le pardon¹³, et parfois l'impossible pardon. Un pardon, quand il est possible, qui ne demande pas l'oubli, mais qui libère le présent d'un trop grand poids du passé. C'est ce travail de la mémoire que nous ne finissons pas de réaliser, chacun d'entre nous. Un travail de mémoire, de reconstruction, d'oubli qui transparaît dans les œuvres d'art, dans la poésie comme dans la fiction. Parfois au prix de se sentir enfermé dans ce travail et de devoir s'en dégager.

5. La force de la relation et de l'instant partagé

Faut-il faire l'éloge de l'atelier d'écriture, de l'atelier d'expression corporelle, du voyage, de l'accompagnement avec un animal, de l'atelier de peinture etc. ? Dire que l'un est mieux que les autres. Ce sont des dispositifs qui chacun demande des précautions, de la fiabilité, des compétences. On pourrait faire la liste des thérapies et de ses différents courants. Toutes ne s'égalent pas, il y a des disputes, des controverses. Il y a des inacceptables, lorsqu'une thérapie en particulier masque l'emprise d'une secte, ou le pouvoir d'un seul.

¹² Farge A., *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Paris, Bayard, 2009.

¹³ Jankélévitch, V., *L'imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité*, Paris, Points, 1996.

Je crois à la force de l'instant partagé, à ce qui se construit dans l'instant. Bien sûr il s'agit qu'il y ait du préalable, de l'offre si on prend le langage économique, des dispositifs si nous parlons en clinicien. Des possibles, des ouvertures, des occasions. Tant et tant de personnes relatent ce qui fut un tournant de leur vie. Ils peuvent le dire après-coup. Ce fut une rencontre. Ce fut une personne qui ne les a pas rejetés, qui a cru en eux, qui leur a donné la possibilité de... Et cela a pris.

Cette générosité du geste – pas forcément de la parole –, de la rencontre, j'ai parfois peur qu'elle ne disparaisse elle aussi dans notre monde qui a peur, peur de l'accident, peur de s'engager, peur d'être floué. Qui veut la sécurité, qui n'ose plus, qui ne prend plus de risque à cause des dangers toujours possibles. La vie en est étouffée, et celles et ceux qui ont besoin de rencontre restent dans leur solitude qui ne peut que se transformer en haine et en rejet.

Certes la vie résiste, beaucoup de personnes résistent, et ce colloque est une manière aussi de montrer les forces de la création et de la rencontre.